

le prix Coolidge, a été exécutée dans sa première version à la salle du Conservatoire en 1922. La version avec orchestre, que viennent de donner les concerts Colonne, ne paraît nullement l'amplification d'une partie de piano, mais plutôt une conception orchestrale préméditée, et témoigne de l'habileté d'Ernest Bloch dont on a goûté par ailleurs déjà (dans le *scherzo* du quatuor, par exemple) la musicalité des plus averties.

La première partie est annoncée par un trait strident des « bois » qui vrille le silence et fixe subitement l'attention. L'alto expose une mélodie qui se développe librement, s'attarde avec insistance sur une même note, pour reprendre son cours. La flûte lui oppose ses phrases discrètes qui participent de la polyphonie générale. Un mouvement ternaire s'enchaîne sans transition et anime, de son rythme allègre, toute la masse sonore que ponctuent harpe et célesta translucides. Une large phrase qui termine cette première partie lui confère toute sa grandeur. L'orchestre où les « bois » se livrent aux jeux les plus piquants est éblouissant de couleur et exulte de vie.

Malgré son caractère ironique, la seconde partie semble une redite de la première pour se servir des mêmes effets de timbre : célesta, harpe, tambour, tuba dans le grave, etc. Dispensé à trop grande dose, le piment orchestral reste sans vertu et émousse notre neutralité auditive au point d'éveiller la monotonie qu'il se propose de pallier. Au contraire, son emploi parcimonieux et justifié en rendra l'action d'autant plus éloquente.

Le troisième mouvement soumet sa jolie phrase à un développement logique — qui ne bannit point la spontanéité — et réalise un *lento* homogène, d'une musicalité élevée. Une palette rutilante, mise au service du *Final*, le fait briller d'une somptuosité sonore, d'une vie rythmique peu communes. Si, dans l'ensemble, la langue se rattache à l'improvisation organisée, elle cristallise une pensée poétique dont le charme pastoral ne saurait laisser quiconque indifférent.

ARTHUR HOERÉE.

////// CONCERTO POUR PIANO, de JEAN WIENER (Pasdeloup).

Ce *Concerto*, exécuté par l'auteur lui-même à l'un des concerts Pasdeloup immédiatement après une œuvre interminable et ennuyeuse de Chausson, m'a beaucoup amusé. Il y a de tout dans cette pièce « franco-américaine » comme l'a dénommée lui-même Jean Wiener : du Bach, du Stravinsky (le Stravinsky du *Concerto* de piano) et du Jazz dans la première partie ; du Milhaud (la *Création du Monde*) et des *Blues* dans la seconde ; des polkas et encore du Bach dans le final, tout cela trituré et amalgamé de très habile façon et exécuté avec beaucoup d'entrain.

Je ne dirai pas que j'ai fort envie de réentendre cette œuvre qui doit beaucoup perdre à une seconde audition, la surprise provoquée par les contrastes devant

agir moins fortement, mais j'avoue avoir passé quelques minutes agréables, ce qui ne nous arrive pas très souvent au concert. L'auteur ne prétendait à rien d'autre qu'à nous distraire et il y a réussi. Une partie du public protesta violemment pourtant : on cria : « A la porte ! » « Musique pour chevaux de bois ! », etc. Il y a encore des grincheux qui s'imaginent qu'une salle de concert est un temple sévère où la gaieté et les plaisanteries ne sont pas de mise.

Mais j'ai, moi, d'autres griefs : une musique sans prétention et « directe » comme l'appelle Wiener ne doit pas nécessiter d'explications ; il n'y a rien de mal à écrire une pièce sans autre but que de se distraire et d'amuser les auditeurs, mais pourquoi faut-il échafauder là-dessus des théories, établir des rapprochements entre Bach et le jazz-band et prétendre se rattacher à la « jeune école française » : la notice de l'auteur insérée dans le programme m'a fortement gâté mon plaisir et a immédiatement éveillé en mon esprit des dispositions critiques : on peut admettre le *Concerto* de Wiener comme un agréable badinage musical et un joli tour de force technique ; mais laissons-là les tendances de la « jeune musique française » avec lesquelles l'amusante marqueterie de Wiener n'a rien de commun. En se limitant et en l'avouant franchement, Wiener a fait preuve d'une charmante modestie : mais une modestie qui théorise et essaye de se justifier par des considérations esthétiques générales, éveille aussitôt notre suspicion et nous fait songer aux raisins du fabuliste.

B. DE SCHLÖEZER.

//// DEUX COURTES PIÈCES (pour orchestre) : par ETHEL LEGINSKA.

Avec le Concours de la Société des Concerts du Conservatoire, M^{lle} Leginska, au cours d'un programme où ses talents de pianiste avaient été auparavant mis en lumière, donnait en première audition deux courtes pièces de sa composition inspirées par le *Jardinier* de Tagore. L'auteur qui ne semble rien ignorer du mouvement et des tendances modernes paraît y avoir donné libre cours à son instinct en même temps qu'à sa science musicale. Tout au plus lui pourrait-on reprocher de subir, et non sans charme, l'influence parfois marquante d'illustres devanciers. L'inspiration elle-même, généreuse et cahotique à la fois, semble par instant un peu courte, en dépit d'une orchestration pleine de réelles qualités de couleur et de timbre.

Il ne conviendrait toutefois pas de juger uniquement et insuffisamment sur cette audition, M^{lle} E. Leginska, dont le courage en même temps que l'évidente jeunesse permettront de voir se développer dans l'avenir les riches promesses de son talent.

FÉLIX MARTY.